

sista , ainsi que les naturels , pour que nous entrassions dans le port d'Oouané. Voyant que nous étions déterminés à ne pas nous arrêter , il demanda au capitaine de l'emmener en Angleterre. On y consentit sur-le-champ , parce que la conduite de ses compagnons à Taïti donnait lieu de supposer qu'il serait un obstacle aux progrès de la mission. Alors il pria le capitaine de lui accorder la permission d'aller dire adieu à sa femme et à son fils. On gagna donc l'entrée du port d'Oouané , et je m'embarquai avec le chirurgien dans sa pirogue. Descendus à terre , nous marchâmes vers sa maison à travers une foule de naturels , dont il nous avertit de nous méfier , parce qu'ils pourraient bien tomber sur nous pour avoir nos habits ; il nous invita aussi à ne pas beaucoup nous éloigner de lui. Ayant annoncé son intention , quelques femmes pleurèrent : la sienne eut l'air très-abattue , quoiqu'il lui témoignât beaucoup d'indifférence. Il dit qu'il ne se souciait guère de ce qu'elle deviendrait ; mais quand il prit dans ses bras sa fille , jolie enfant de huit à dix ans , des larmes brillèrent dans ses yeux. Il exprima sa douleur , et s'écria qu'il était indécis s'il resterait dans cet endroit , où les guerres des naturels faisaient courir des risques continuels à sa vie , ou s'il s'en irait , laissant sa fille à la merci de ces sauvages. Comme il penchait pour le dernier parti , il entra dans le

canot ; sa femme et sa fille l'accompagnèrent. Nous lui demandâmes , chemin faisant , si elle se séparerait de son enfant : « Oh ! non , pour rien au monde , s'écria-t-elle. » Plusieurs naturels et des chefs s'étaient réunis à bord. L'affaire de Connor ne put s'arranger tout de suite ; il eut donc le temps de réfléchir mûrement à ce qu'il ferait. Comme il tenait constamment l'enfant dans ses bras , la tendresse paternelle finit par l'emporter , et il dit au capitaine qu'il ne pouvait l'abandonner : nous en fûmes satisfaits pour l'enfant. On lui donna diverses choses utiles : il regagna la terre , et nous fîmes voile.

« Il nous dit que les guerres de ces insulaires sont beaucoup plus meurtrières que celles des Taïtiens , qui ne se battent pas long-temps. Les naturels de Heuaheiné sont plus courageux , et la pratique ainsi que la nécessité les ont rendus habiles. Il raconta que trois mois avant notre arrivée , ces Indiens , qu'il avait été dans l'alternative d'aider ou de mourir de faim , allèrent attaquer ceux d'Oulietea. Dans la première bataille il y eut beaucoup de monde de tué de part et d'autre : les derniers furent défaits , et forcés pour leur sûreté de s'enfuir à Bolabola , laissant les gens de Houaheiné maîtres de l'île. Au bout de quelque temps , le désir de revoir leurs femmes ramena plusieurs des vainqueurs chez eux. Leurs ennemis

n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils revinrent en plus grand nombre qu'eux, tuèrent une cinquantaine des meilleurs guerriers; et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que Connor et quelques autres échappèrent aux poursuites de leurs ennemis. Connor montra la marque d'une profonde blessure qu'il avait reçue dans le dos : comme elle était cicatrisée, je supposai que l'affaire devait avoir eu lieu depuis plus de trois mois. Il nous dit, et je le crois, que leurs guerres n'ont point de fin, et qu'avoir été battu, est une raison suffisante pour recommencer. En effet les naturels de Houaheiné, malgré leurs derniers échecs, se préparaient à une autre attaque.

Le lendemain à midi nous étions entre Otaha et Bolabola. Quelques pirogues se détachèrent des deux îles. C'était un dimanche, et conformément à la règle que nous avons suivie invariablement, nous ne fîmes aucun commerce avec les Indiens. Nous leur donnâmes des couteaux et des haches; mais nous ne reçûmes rien en retour. Le temps étant calme, ils restèrent presque toute la journée auprès du vaisseau, qui ne bougeait pas, et en nous quittant, promirent de revenir le lendemain.

Le 7 le vent souffla de l'ouest. On vit la petite île de Toubai et Maouroua. Le temps devint sombre; il plut sans discontinuer. Le vent soufflait par rafales du sud-sud-ouest. Le lendemain on eut

connaissance de l'île Howe, et à midi d'une terre que l'on supposa être les îles Scill de Wallis. Le 12 nous étions en vue des îles de Palmerston. Nous débarquâmes sur le même îlot où nous avions abordé auparavant, et nous y parvînmes par une passe plus aisée. On se procura six cents cocos pour l'usage du vaisseau, et l'on planta, ce qui était le but principal de notre venue dans l'île, trente-quatre arbres à pain, dix-huit bananiers et plusieurs évis. Aucun de ces végétaux n'y croissait. S'ils réussissent, ils seront par la suite des temps utiles à de pauvres Indiens jetés sur ces côtes par les vents, ou à des navigateurs dans le besoin de vivres. Les pailles-en-cu couvaient en ce moment. Ces oiseaux étaient si peu farouches, que si nous l'eussions voulu, nous eussions pu en prendre plusieurs centaines.

« Nous ne pûmes voir l'île Savage à cause du temps brumeux. Le 17 nous aperçûmes Eoua. Le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre dans le port de Tongatabou. Déjà George Veelson, un des missionnaires, était à bord; il nous dit que tous se portaient bien, et que, par motif de prudence, ils s'étaient séparés en petits détachemens, et actuellement demeuraient avec différens chefs. »

Pendant l'absence du *Duff*, les frères avaient toujours été pourvus abondamment de vivres par

les chefs et par les naturels. Ceux-ci témoignèrent naturellement une grande surprise en entendant chanter le coucou d'une horloge de bois. Ce phénomène excita toute leur attention : ils pensèrent que cette machine était un esprit ; ils se gardèrent donc bien d'y toucher , et supposèrent que s'ils volaient quelque chose , l'esprit oiseau saurait bien les découvrir , idée qui ne laissa pas que d'être utile , et qui pourtant ne garantit pas les frères de vols assez fréquens. Tous les outils qu'ils employaient , attiraient les regards avides des Indiens ; quelques-uns exprimaient des regrets amers sur leur ignorance , qui les privait de tant d'inventions ingénieuses connues des Anglais. Ils faisaient à ce sujet des réflexions très-justes ; mais en général ils songeaient plutôt à s'approprier subtilement ces choses qu'ils enviaient , qu'à profiter des leçons des missionnaires : ils les écoutaient fort tranquillement , et jamais ils ne troublèrent le service divin.

Ce peuple est livré quelquefois à des superstitions extravagantes et atroces. Le vieux Moumoué , chef principal de l'île , était malade et à l'article de la mort. L'amiral de la flotte fut expédié aux îles Fidji , pour en rapporter un esprit ou une idole , qui devait opérer la guérison du roi. Il était pourtant à craindre que celui-ci ne rendit le dernier soupir avant le retour de la pirogue ; car ce voyage ne

pouvait se terminer avant deux mois. Deux des missionnaires allèrent voir Moumoué ; il leur parut très-dangereusement malade. Plusieurs de ses femmes l'entouraient ; la plus âgée devait être étranglée à sa mort. Les missionnaires frémirent d'horreur ; elle augmenta le lendemain , lorsqu'ils apprirent que deux jours auparavant Tougahaou avait fait étrangler Colelallo , son jeune frère , pour que son père recouvrât la santé. Celui-ci demeurait à une certaine distance de Nougollifva , où son père habitait alors , et qui l'envoya chercher sous prétexte de lui faire couper le petit doigt , usage suivi dans ces îles pour apaiser la colère de l'odoua et rendre la santé au malade. Colelallo arrive ; il est accueilli de la manière la plus cordiale par son frère , et va ensuite rendre ses devoirs à son père. Les serviteurs du moribond le saisissent pour l'étrangler sur-le-champ. Devinant leur projet , il dit que s'ils emploient la douceur , il se soumettra à la volonté de son père. Ils continuent leurs violences ; il parvient à se débarrasser d'eux. Alors on fait entrer trois naturels de Fidji : une sœur du malheureux Colelallo se joint à eux ; ils accomplissent le forfait. « Hélas ! s'écrie le narrateur , quelle affreuse obscurité enveloppe l'esprit de ces pauvres païens ! Le prince des ténèbres leur a suggéré l'idée épouvantable que la

« force de la personne étranglée est transmise au
« malade et le guérit! »

Tougahaou avait fait enterrer la malheureuse victime à quelques toises de distance de la maison où se trouvaient les missionnaires arrivés près de son père. Ils le virent qui venait pleurer sur le tombeau de Colclallo; il s'y asseyait, les coudes appuyés sur les genoux, et couvrant son visage de ses mains, restait long-temps en silence: ensuite il se levait tout pensif et s'en allait.

Le 29 avril Moumoué expira. Depuis plusieurs jours les missionnaires voyaient continuellement arriver dans leur voisinage des troupes nombreuses de naturels, qui apportaient des étoffes, des cochons, des ignames, pour les funérailles prochaines de Moumoué. On élevait des cabanes temporaires dans tous les endroits convenables, près de Bounghaïé, résidence ordinaire du roi, et où se trouve son fiatouka. C'était à peu près à un demi-mille de la maison des missionnaires.

Dès que Moumoué fut mort, tous les naturels arrivant de Nougollifva avaient le visage meurtri; le sang leur ruisselait le long des joues; ils n'avaient pour vêtement qu'une natte autour des reins, et un bout de branche d'arbre autour du cou: c'était l'habit de deuil. Vers une heure après midi Tougahaou arriva; un des frères alla le

voir. Il était assis dans une petite maison très-propre, donnant ses ordres aux chefs qui l'entouraient, pour qu'ils procurassent la grande quantité de cochons qui devaient se consommer aux funérailles. Vers trois heures le corps du roi défunt passa devant la maison des missionnaires; on le porta près de la plage. On l'avait posé sur une espèce de civière faite de branchages: vingt hommes la portaient. Plusieurs parens du défunt, vêtus de deuil, précédaient le corps. Quelques-uns s'étaient tailladé la tête avec des dents de requin; des torrens de sang leur coulaient le long du visage. Le corps était suivi d'une multitude d'insulaires des deux sexes. Féféne-Douantonga, femme très-grosse qui avait le rang de chef, était portée par quatre hommes sur une espèce de châssis fait de deux longs bambous revêtus d'une natte; Fatafé marchait près d'elle. Ensuite venaient deux femmes destinées à être étranglées: l'une pleurait, l'autre avait l'air indifférent; c'étaient des femmes du défunt. Quelques missionnaires allèrent avec le cortège jusqu'au fiatouka. Le corps fut déposé tout auprès, dans une maison qu'on y avait transportée à cet effet, et qui était tendue tout à l'entour d'étoffe noire. Le fiatouka est situé dans un terrain de quatre acres d'étendue. Un tertre s'élevait en pente douce à la hauteur de sept pieds; il avait cent vingt pieds de circonférence. Sur le

sommet on avait construit une maison longue de trente pieds et large de quinze : le toit était en chaume ; les extrémités et les côtés étaient ouverts. Au milieu se trouvait le tombeau , dont le fond et les côtés étaient en rocher de corail , qui formait aussi la pierre de dessus. Plusieurs arbres croissaient autour du fiatouka.

En dehors de l'enclos et à gauche du tombeau, quatre cents naturels, la plupart hommes, étaient assis à terre ; on leur préparait de l'ava. Du côté opposé, on avait placé cinq grands cochons rôtis, vingt corbeilles d'ignames rôties, et une centaine de morceaux de mahié. A peu de distance des provisions étaient assis huit hommes tatoués et exempts de se taillader. L'un d'eux donnait des ordres sur la manière dont on devait distribuer les vivres et l'ava. Tous ceux qui recevaient leur part de cette boisson étaient appelés nominativement par une personne que Féféné-Douantonga avait commise à cet emploi : cette femme paraissait avoir la direction des obsèques. Les missionnaires ne furent point oubliés ; on leur envoya à chacun leur ration d'ava, qu'ils donnèrent aux Indiens placés près d'eux. De tous les côtés les personnes des deux sexes se frappaient le visage d'une main terrible. Quand on eut vidé deux jattes d'ava, chacun s'en alla.

Pendant la nuit les Indiens ne firent que passer

et repasser en troupes nombreuses. Le 30 et le lendemain, ils ne cessèrent de travailler aux préparatifs de l'enterrement. Les missionnaires commençaient à s'alarmer de la foule prodigieuse qui se rassemblait dans leur voisinage. On leur dit que peut-être elle resterait là deux ou trois mois. Leur seule ressource fut de se recommander à Dieu.

Le 2 mai près de quatre mille insulaires étaient assis autour de l'enclos du fiatouka. Le son des conques retentissait de tous côtés. Cent hommes armés de massues et de lances entrèrent dans l'enceinte, et commencèrent à se taillader de la manière la plus affreuse ; plusieurs se frappèrent violemment la tête avec leurs massues ; ils continuèrent les coups, qui pouvaient s'entendre à plus de cent pieds de distance, jusqu'à ce que le sang coulat à torrents. Ceux qui avaient des lances s'en perçaient les cuisses, les bras et les joues, en appelant le défunt du ton le plus affectueux. Un insulaire de Fidji, qui avait été au service de Moumoué, avait l'air d'un frénétique : il arriva tenant du feu à la main, enflamma ses cheveux bien huilés, et se mit à courir la tête tout embrasée. Après s'être ainsi tourmentés, ces Indiens s'assirent à terre, se frappèrent le visage avec les poings, puis se retirèrent. Une seconde troupe se livra aux mêmes cruautés, puis une troisième ; toutes poussaient de grands cris et sonnaient de la conque. Les

quatre hommes qui marchaient en avant étaient armés de pierre et se cassaient les dents ; ceux qui faisaient retentir les conques se déchiquetaient la tête d'une façon hideuse. Un Indien se passa une lance à travers le bras , au-dessus du coude , et courut ainsi pendant quelque temps dans l'enceinte. Un autre, qui avait l'air d'un chef principal, se conduisit comme s'il eût été privé de sa raison : il se précipitait vers tous les coins de l'enclos, et à chaque station se frappait la tête avec une massue, jusqu'à ce que le sang coulat. A deux heures après-midi, on entendit dans le lointain des cris sourds et des lamentations qui exprimaient la douleur la plus profonde. Bientôt on vit cent cinquante femmes marchant à la file, chacune portant une corbeille pleine de sable ; quatre-vingts hommes à la file les suivaient ; ils avaient chacun deux corbeilles de sable de corail, et en marchant, ils chantaient des paroles qui signifient : « Ceci est une bénédiction pour le mort. » Les femmes leur répondaient. Une autre troupe de femmes apporta une quantité considérable d'étoffes, et répondit à son tour. Ces trois troupes marchèrent vers le tombeau, en remplissant ou couvrant de nattes fines et d'étoffes la partie du tertre située entre la maison et le lieu où était le corps. Ensuite sept hommes sonnèrent de la conque, tandis que d'autres chantaient d'un ton la-

mentable, qui exprimait la plus vive douleur. Alors le corps fut porté au tombeau sur une grande balle d'étoffe noire, dont il fut couvert, ainsi que de nattes fines. Les porteurs se baissaient en marchant. Pendant qu'ils s'avançaient, une bande d'hommes et de femmes entra dans l'enceinte, et se taillada horriblement ; elle fut suivie d'une file de dix-neuf femmes, qui toutes avaient à la main un sac contenant leurs effets les plus précieux. Vingt autres portaient des nattes fines. Tout fut déposé dans le tombeau : c'était un présent pour le défunt. Aussitôt après arriva celui de Tougahaou, consistant en trente-cinq balles d'étoffe portées chacune par quatre hommes sur un châssis. Cette partie de la cérémonie terminée, une autre bande de pleureurs entra dans l'enceinte : seize venaient de se couper le petit doigt ; puis une autre armée de massues et de lances, qui se frappèrent et se percèrent comme ceux qui les avaient précédés, et se défigurèrent le visage avec des écales de coco fixées aux jointures des deux mains. Ceux qui avaient tenu des emplois du défunt ou qui lui étaient attachés par les liens du sang, se montraient les plus cruels envers eux-mêmes : quelques-uns se perçaient les bras de deux, trois et même quatre lances, et dansaient ainsi autour de l'enceinte ; il y en eut qui brisèrent dans leur chair les extrémités des lances. On ferma le tombeau d'une

Pierre de taille longue de huit pieds, large de quatre, et épaisse d'un pied. Ils l'avaient suspendue avec deux grandes cordes qui tournaient autour de deux forts poteaux fichés en terre à l'extrémité de la maison, et qui se prolongeaient dans l'enceinte, où deux cents hommes les tenaient. Pendant qu'ils baissaient graduellement la pierre, les femmes et les enfans pleuraient, sanglotaient ou chantaient : « Mon père ! mon père ! le meilleur des chefs ! etc. » On apporta une plus grande quantité d'étoffes pour être déposées dans le tombeau. Une nouvelle troupe de gens qui se martyrisaient entra ensuite. Après ces accès de douleur, le plus profond silence régna partout ; et quand la pierre fut placée sur le tombeau, les hommes qui étaient sur le tertre jetèrent un grand cri. En un clin d'œil les brins de feuillage que chacun avait autour du cou furent déchirés. Tout le monde se dispersa.

Le lendemain les naturels continuèrent à se taillader avec une ardeur nouvelle. Les jours suivans il ne cessa d'arriver de toutes les parties du pays des présens à Boungahié. Des étrangers vinrent aussi visiter le fiatouka de Moumoué, et ne manquèrent pas de pratiquer les cruelles cérémonies qui avaient marqué l'enterrement, cependant avec moins de fureur. Le 12 un grand heiva ou mai fut célébré au fiatouka. Les femmes paru-

rent vêtues de leurs plus beaux habillemens et des nattes les plus fines ; elles y avaient ajouté des morceaux de drap ou d'étoffes de soie d'Europe ; l'huile de coco parfumée décollait de leurs cheveux. Des tambours et des chanteurs assis en rond accompagnaient de la voix les danseuses, qui chantaient aussi en exécutant des figures variées de la manière la plus gracieuse. Un vieux chef criait par intervalles : Encore, ou très-bien.

Le 14 Tougahaou fut investi du titre et de l'autorité de dougonogoboula, en remplacement de son père Moumoué. Il changea son nom de Feinou-Tougahaou en celui de Talliatabou, le dieu de la famille royale. Aucun de ses sujets ne pourra à l'avenir l'appeler de son ancien nom, sous peine de mort.

Il n'était plus question dans le voisinage des missionnaires que de joie et de deuil ; il arrivait journellement des insulaires de Hapaé et de Vavao qui venaient rendre leur devoirs au défunt en se martyrisant. Ce train dura encore quelques semaines, et ne permit pas aux frères de s'occuper beaucoup de la culture de leur terrain. Les vivres finirent par devenir rares à Boungahié, et les naturels qui habitaient les parties de l'île les plus éloignées, s'empressèrent de retourner chez eux.

Avant la mort de Moumoué, Fatafé avait fait dire aux missionnaires de choisir une petite île

parmi toutes celles qui sont éparses le long de la côte septentrionale de Tongatabou, et dont plusieurs lui appartiennent. Le poisson étant très-abondant près de ces îles, les missionnaires considéraient que ce serait une grande ressource pour eux dans le temps de la disette. Deux des frères partirent donc avec Connelly, allèrent d'abord chez Moumoué et Tougahaou, puis chez Fatafé, qui les accueillit de la manière la plus amicale. Il reçut avec beaucoup de gaîté les présens qu'on lui fit, et ne montra pas cette avidité si ordinaire chez tant d'autres. Après que les frères se furent rafraîchis, il les conduisit sur le bord de la mer, et leur montra plusieurs îles qui, leur dit-il, étaient toutes à leur service. Ils ne purent les visiter que le lendemain, à cause du mauvais temps. Quand ils les eurent bien examinées, ils firent choix de Makkahah, qui est voisine de Panghaimodou, abondamment pourvue de cocotiers, bananiers, arbres à pain et cannes à sucre, et aussi d'eau excellente. Ils trouvèrent sur la plage un rocher de corail, dont la forme ressemblait à un vieux tronc d'arbre; il avait cinq pieds de hauteur et quatre d'épaisseur; il était rempli de trous, qui renfermaient un grand nombre de serpens de mer. Les naturels leur défendirent de leur faire du mal, et leur permirent à peine de les toucher, disant que c'étaient des aghis, pro-

bablement des animaux sacrés. Ces reptiles ont à peu près trente pouces de longueur; tout leur corps est ceint d'anneaux alternativement noirs et blancs, qui ont chacun six lignes de largeur; une belle couleur d'outremer brille au sommet du dos. Quoique ces serpens ne soient pas venimeux, les naturels les représentent comme dangereux, et disent qu'ils tuent un homme, s'entortillant autour de son cou, et lui faisant un trou à la gorge.

Les missionnaires ayant fixé leur choix sur Makkahah, les trente habitans de cette île devinrent leurs fermiers; ceux-ci étaient tenus de leur fournir du poisson et des productions du sol, et les frères pouvaient cultiver le terrain à leur fantaisie. Fatafé approuva de la manière la plus obligeante ce qu'ils avaient fait, et leur dit qu'il avait donné ses ordres à trois hommes de leur préparer du cordage pour une pirogue simple qu'il leur destinait.

Un jour que Fatafé fit sa première visite aux frères, il les pria de le raser. Tandis que l'un d'eux satisfaisait à ses désirs, les naturels tremblaient de peur qu'un seul de ses poils ne tombât à terre; dans ce cas aucun d'eux n'eût osé manger un seul morceau dans la maison des missionnaires. Heureusement aucun accident de ce genre n'arriva.

Tongatabou est sujet aux tremblemens de terre. Le 28 juin on en ressentit un à trois heures un